

NICOLE GONTHIER

MEURTRE
D'UN MAÎTRE
DRAPIER



Pygmalion

NICOLE GONTHIER

MEURTRE D'UN MAÎTRE DRAPIER

Mars 1476. Les Lyonnais se préparent, ornant portes et rues, à fêter le roi Louis XI qui vient séjourner plusieurs mois dans leurs murs. Mais voici que la découverte d'un riche drapier assassiné sur le parcours de l'entrée royale semble mettre en cause le peintre en charge des décors. Pour le prévôt de police, Arthaud de Varey, trouver les mobiles de ce meurtre n'est pas chose aisée tant la victime suscitait la haine de tous : intrigue familiale impliquant l'épouse ou les fils ? Vengeance d'un subordonné ou élimination d'un concurrent ? Crime passionnel ou assassinat politique ?

Dans cette ville où le roi installe son gouvernement, négocie ses alliances contre Charles le Téméraire et retient prisonnier un prince rebelle, basses besognes, corruption et manœuvres politiques compliquent la recherche de la vérité. Confronté aux mensonges de tous les protagonistes et aux erreurs de l'instruction, le prévôt aura besoin tout autant de l'astuce du jeune Guillaume que du secours armé du bailli royal pour démasquer l'auteur du crime et faire échec à de sombres projets.

Nicole Gonthier a été professeur d'Histoire du Moyen Âge à l'Université Jean Moulin-Lyon 3 de 1992 à 2012. Spécialiste de l'Histoire de Lyon et des sociétés marginales de la fin du Moyen Âge, auteur de plusieurs ouvrages académiques sur le sujet, elle a publié deux suspenses historiques chez Pygmalion : Le Crime de la rue de l'Aumône et Les Fers maudits.

Pygmalion

MEURTRE
D'UN MAÎTRE
DRAPIER

DANS LA MÊME COLLECTION

LES FERS MAUDITS
par Nicole Gonthier



LE CRIME DE LA RUE DE L'AUMÔNE
par Nicole Gonthier



Les Enquêtes de John de Wolfe
par Bernard Knight

MEURTRES POUR UN MANOIR



LE CALICE EMPOISONNÉ



LE CHASSEUR DE SORCIÈRES



LE TRÉSOR DE SAEWULF



MEURTRES AU BORD DE LA TAMISE



Les Enquêtes de Crispin le Chevalier déchu
par Jeri Westerson

LE PARCHEMIN DU DÉMON



LE VOILE DES MENSONGES



LES ÉPINES ET LE SERPENT



Une Enquête de Gondemar le templier
LES CROIX SANGLANTES
par Paul-François Lorey

NICOLE GONTHIER

MEURTRE
D'UN MAÎTRE
DRAPIER



Pygmalion

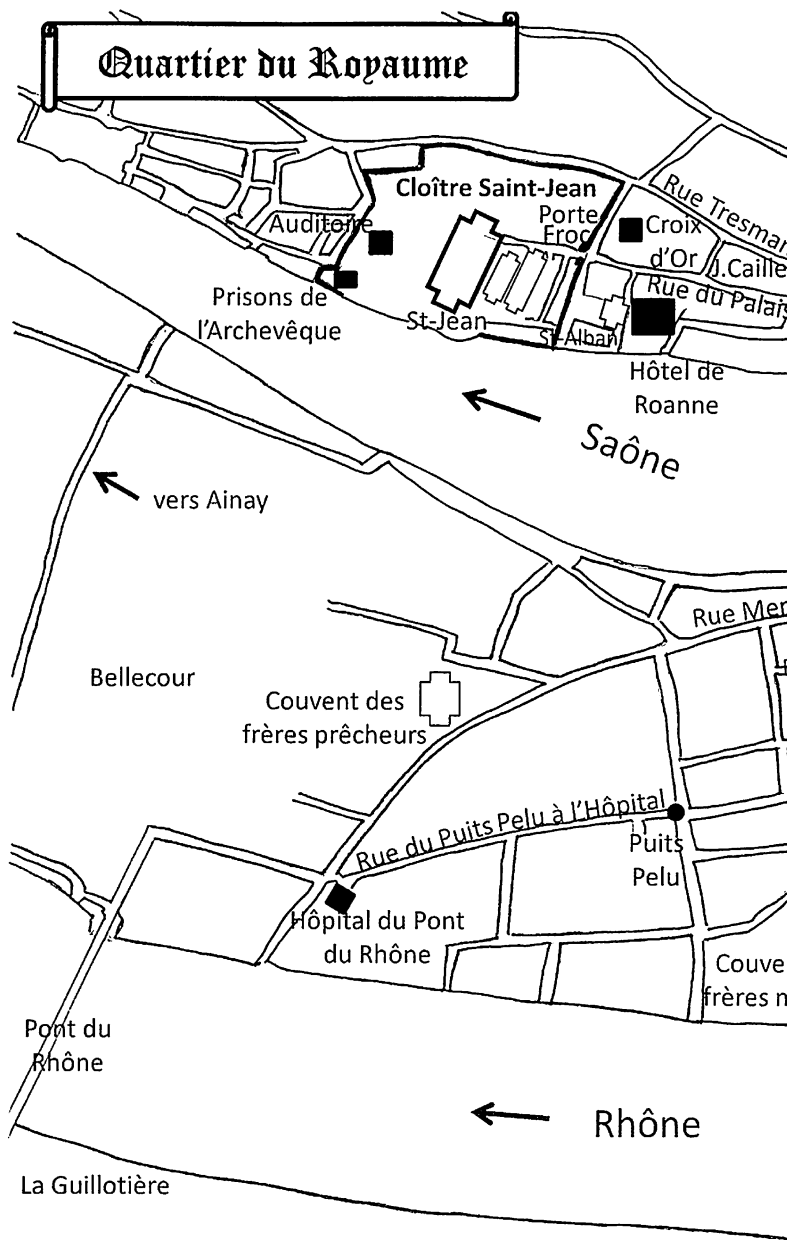
Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2014, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-1460-7

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PLANS DE LYON
AU XV^e SIÈCLE



Quartier du Royaume

Auditoire

Cloître Saint-Jean

Porte Froc

Rue Tresmar

Croix d'Or

Rue du Palais

Prisons de l'Archevêque

St-Jean

S. Alban

Hôtel de Roanne

Saône

vers Ainay

Bellecour

Couvent des frères prêcheurs

Rue Mer

Rue du Puits Pelu à l'Hôpital

Puits Pelu

Hôpital du Pont du Rhône

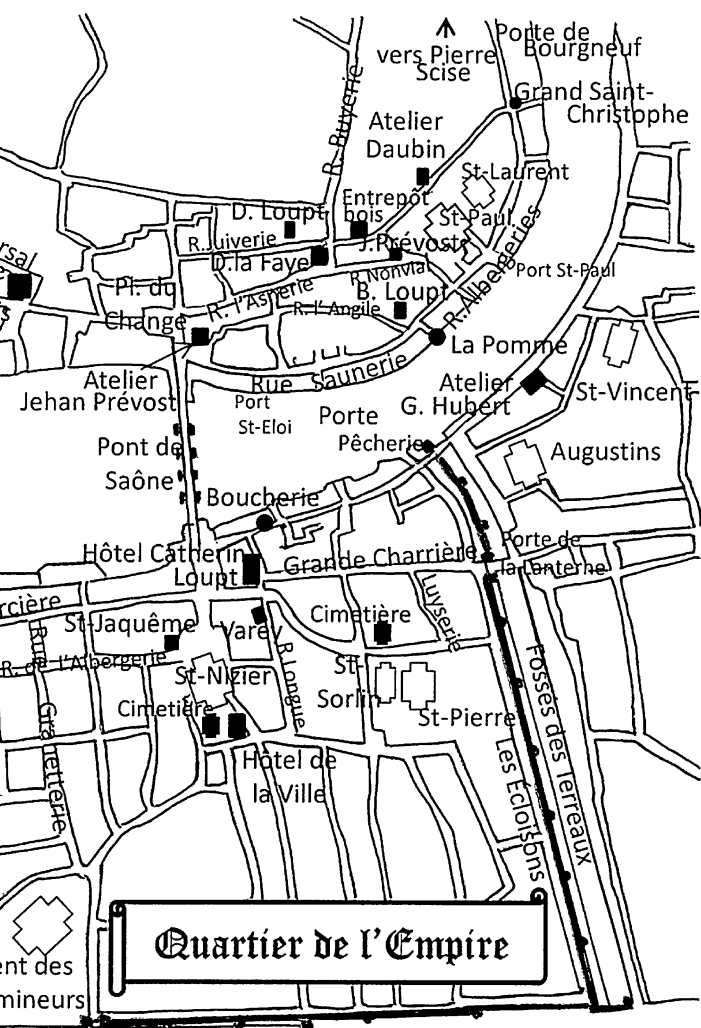
Couve frères n

Pont du Rhône

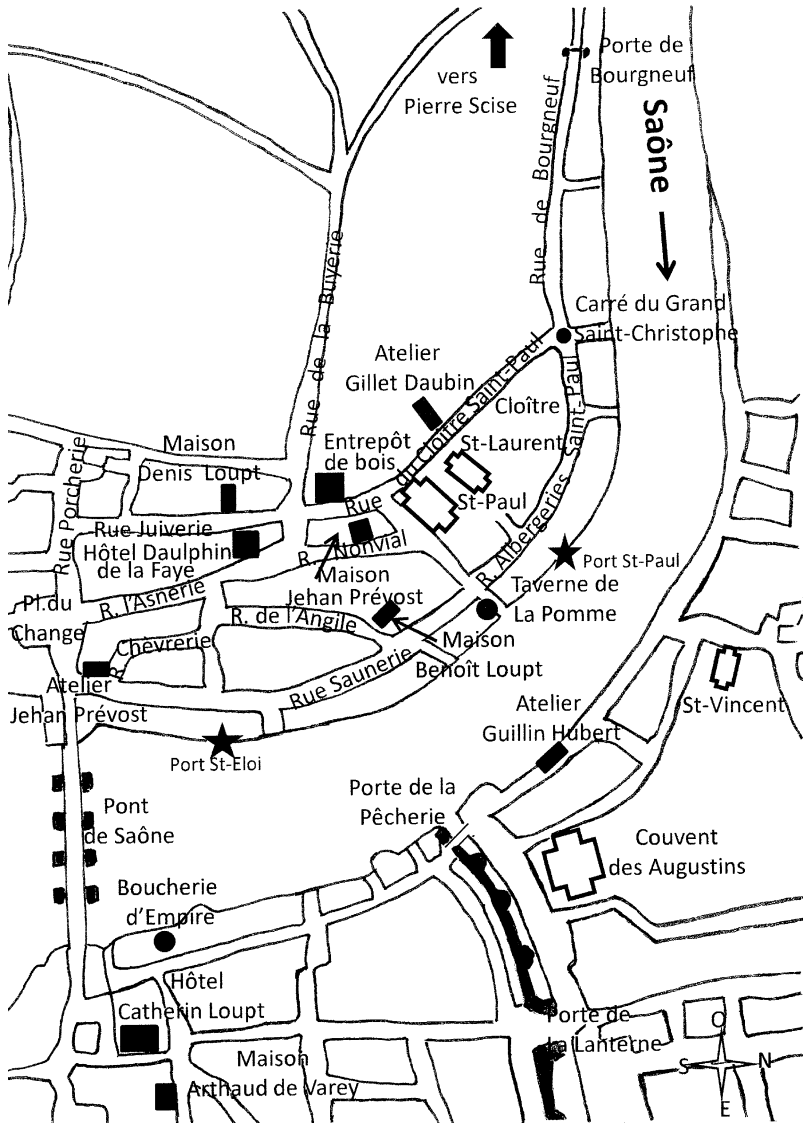


Rhône

La Guillotière



Plan établi par Josette Barre, d'après le plan de Lyon en 1388 de Ch. Deronsière et d'après le plan scénographique du XVI^e siècle.



Plan établi par Josette Barre, d'après le plan de Lyon en 1388 de Ch. Deronsière et d'après le plan scénographique du XVI^e siècle.

Les principaux personnages

PERSONNAGES FICTIFS

CATHERIN LOUPT, maître drapier.
BENOÎT LOUPT, son fils aîné.
DENIS LOUPT, son fils puîné.
AGNÈS, son épouse.
GUILLAUME, valet du peintre Jehan Prévost.
PERRINE, servante de dame Agnès Loupt.
PERRIN GENDRE, tisserand.
GUIOT le camus, truand.
ROGIER, tavernier de la Pomme.
GUICHARD DE MAZÉ, chamarier (responsable de la police du cloître) du chapitre cathédral.

PERSONNAGES LIBREMENT IMAGINÉS À PARTIR D'UNE EXISTENCE HISTORIQUE

CLAUDE GASTE, doyen du chapitre cathédral.
JEHAN DE VILLENEUVE, juge du tribunal archiépiscopal, docteur en l'un et l'autre droit.
ARTHAUD DE VAREY, prévôt de la police de l'archevêque Charles de Bourbon.

MEURTRE D'UN MAÎTRE DRAPIER

BRAS-DE-FER, GROS-ANTOINE, GRAND-JEHAN, TOUT-LOURD, sergents du prévôt Arthaud de Varey.

ANDRÉ CURT, maître barbier, auxiliaire de la police archiépiscopale.

JEHAN LEDOUX dit FORTUNE, espion.

LAURENT PATERIN (vers 1420-1501), lieutenant du bailli JEHAN D'ESTUER.

FRANÇOIS BUCLET, docteur en l'un et l'autre droit, consul présidant le conseil de ville.

GUILLAUME BULLIoud, docteur en l'un et l'autre droit, conseiller juridique du consulat, ancien consul.

JEHAN PALMIER, docteur en l'un et l'autre droit, conseiller juridique du consulat, ancien consul.

ANDRÉ GARNIER, docteur en l'un et l'autre droit, conseiller juridique du consulat, ancien consul.

JACQUES CAILLE, ancien consul, maître du métier de terriers (propriétaires fonciers).

AYNARD ESCHAT, maître du métier de drapiers, consul.

DAULPHIN DE LA FAY, maître du métier de drapiers, membre du conseil de ville.

JACQUES MATHIEU, procureur de la ville (secrétaire du consulat).

ALARDIN VARINIER, trésorier du consulat.

JEHAN PRÉVOST, peintre-verrier de la cathédrale.

GUILHELMINE GIRARDIN, son épouse.

VINCENT GIRARDIN, ancien peintre-verrier de la cathédrale, son beau-père.

GUILIN HUBERT, maître menuisier.

GILLET DAUBIN, maître menuisier.

LOUIS XI, roi de France (de 1461 à 1483).

PHILIPPE DE COMMYNES, seigneur d'Argenton, chambellan du roi et auteur des *Mémoires* (chronique relatant les dix dernières années du règne de Louis XI).

LES PRINCIPAUX PERSONNAGES

JEAN HÉBERGÉ, évêque d'Évreux de 1474 à 1479, conseiller de Louis XI.

RENÉ, duc d'Anjou, roi de Naples-Sicile et comte de Provence.

CHARLES dit « Le Téméraire » ou « Le Hardi », duc de Bourgogne (de 1467 à 1477).

JACQUES, comte d'Armagnac, duc de Nemours, prisonnier du roi pour avoir conspiré contre lui avec les Anglais et le duc de Bourgogne.

GIOVANNI BIANCHI, ambassadeur du duc de Milan, Galeazzo-Maria Sforza.

FRANCESCO PIETRASANTA, ambassadeur du duc de Milan, successeur du précédent.

I

L'Arbre de Jessé

Vendredi 15 mars 1476

LE BOURGEOIS ALLAIT D'UN PAS MESURÉ et plein d'assurance. Son manteau court, fourré de martre, était serré à la taille par une belle ceinture de cuir sur laquelle il posait les mains tout en marchant, ce qui lui donnait un port solennel, l'incitait à bomber le torse, à redresser fièrement le menton. Son large chaperon, échafaudage savant de plusieurs plis du drap le plus fin, coiffait une tête carrée et massive. De ses yeux petits et perçants, il paraissait projeter son regard loin devant lui sur le pont de Saône, indifférent aux portefaix qu'il croisait à cette heure matinale, l'échine courbée sous le poids des lourdes marchandises à livrer.

Au sortir du pont, il fila droit dans la rue Porcherie, puis bifurqua, du même pas de sénateur, dans la rue Juiverie. Au clocher de l'église Saint-Paul retentirent les sons éclatants du carillon annonçant la deuxième heure¹. Un courant d'air froid vint le saisir au visage, lui fit

1. 8 heures.

MEURTRE D'UN MAÎTRE DRAPIER

le teint rougeaud, la bouche sèche. Il souleva le heurtoir de l'hôtel, du geste péremptoire de ceux devant qui toutes les portes s'ouvrent. Lorsqu'on le fit entrer, il arborait un sourire félin.

« Le bonjour ! prononça-t-il d'une voix ironique, sans se départir de son sourire. Avez-vous réfléchi à ma proposition ? L'affaire presse, vous ne l'ignorez pas et le temps est précieux pour moi... comme pour vous ! De nos jours une rumeur se répand si vite ! Quelle est votre décision ? »

Il n'entendit pas l'homme qui approchait derrière lui. La courroie de cuir passée par-dessus son chaperon vint se loger sur sa pomme d'Adam. De ses doigts gantés, il chercha vainement à en écarter l'étreinte tandis qu'elle s'incrustait dans la chair de son cou, écrasant la trachée. Il battit l'air de ses mains ; un gargouillement rauque sortit de sa gorge ; de fins vaisseaux lui maculèrent de rouge le blanc des yeux ; puis il s'affaissa lourdement sur le sol, le chaperon de guingois sur le nez. La courroie relâcha son emprise, glissa sous la mâchoire, redevint peloton dans la main de l'assassin.

« Je compte sur vous pour nous débarrasser de ce corps..., prononça le maître de maison. Faites au plus vite. »

*

« Par tous les saints, je n'ai jamais rencontré pareils sots ! » fulminait Guillaume en levant la tête vers deux gaillards qui, perchés au sommet de la porte fortifiée de Bourgneuf, tiraient maladroitement sur une toile peinte afin de la déployer le long de la façade du bastion. « Ne voyez-vous pas, mes coquins, que si vous

L'ARBRE DE JESSÉ

laissez ainsi pendre la toile contre le mur, elle se retournera et se déchirera au premier vent ? N'avez-vous donc aucun jugement pour ne pas comprendre cela ? J'avais bien recommandé qu'elle soit clouée sur un panneau de bois avant d'être hissée. Celui-là ! », ajouta le jeune homme en pointant du doigt un large support, fait de quatre planches tenues l'une à l'autre par des éclisses, et que l'on avait rangé au pied de la fortification. Les deux manouvriers le regardaient d'un air stupide. La peste soit de lui ! Ils allaient devoir redescendre les échelles accotées au portail avec, à bout de bras, enroulé de nouveau à grand-peine, ce carré de toile de trois toises¹ de côté qui pesait plus qu'un âne mort !

Pourtant, aucun d'eux ne se risquerait à contester l'autorité de Guillaume. Malgré ses vingt-deux ans, il était l'homme de confiance de maître Jehan Prévost, et le peintre l'avait délégué pour installer les décors réalisés dans l'atelier en vue de l'entrée prochaine, à Lyon, du roi Louis le onzième. De plus, Guillaume avait raison. Le vent de ce mois de mars mil quatre cent soixante-seize n'était pas clément et, en ce jour, de subites bourrasques, prolongées de mugissements sinistres, drapaient le ciel d'amples et sombres bannières qui annonçaient l'imminence d'une averse.

Le magnifique lion écarlate dessiné sur la toile, assis sur son train arrière, regardait bien en face les badauds qui, massés devant le portail, s'extasiaient en le découvrant aussi majestueux ; il leur présentait les clefs de la ville, posées sur un coussin de velours doré, mais sa crinière abondante, ses yeux fixes et noirs, sa gueule

1. Six mètres, environ.

MEURTRE D'UN MAÎTRE DRAPIER

ouverte sur une sorte de sourire méchant conféraient à sa représentation une allure inquiétante.

Le tableau devait orner le centre de la porte de Bourgneuf qui, immédiatement après celle de Pierre-Scise, constituait la seconde entrée fortifiée de la ville, en venant du nord par la rive droite de la Saône. Il était prévu que deux pucelles, de blanc vêtues, se tiendraient de part et d'autre de cette image dont on percevait bien le message : les Lyonnais confirmaient au roi leur totale soumission en lui remettant les clefs de toutes les fortifications urbaines.

Au sommet de la bretèche, on dresserait demain le Saint-Michel peint « grand et beau, armé de toutes pièces » comme le stipulait la commande passée au peintre par les consuls.

L'atelier de maître Prévost ne chômaît guère depuis le mois précédent. Le consulat l'avait en effet retenu pour exécuter tous les décors des saynètes, histoires et momeries qui agrémenteraient le parcours du roi à travers la ville, le vingt-troisième jour de mars prochain. Les conseillers justifiaient leur choix par la notoriété que ce peintre avait déjà acquise au service des chanoines de Saint-Jean.

Cela faisait plus de cinq années que Jehan avait succédé à son beau-père, maître Vincent Girardin, dans l'office de verrier et vitrier attaché à l'église cathédrale. Maître Girardin avait su habilement se démettre de sa fonction auprès des seigneurs du chapitre – prétextant le handicap que lui causaient ses vieilles articulations, l'épuisement qui le gagnait chaque fois qu'il lui fallait soulever les potées de verre en fusion, découper les plaques colorées au fer chaud ou les tailler au grugeoir. Il se contenterait dorénavant, avait-il déclaré, de colorer

L'ARBRE DE JESSÉ

les personnages selon les esquisses réalisées par son gendre, qu'il présentait comme le plus doué des artisans de sa génération. D'ailleurs, avait-il ajouté afin d'emporter la décision des chanoines, il ne l'aurait pas accordé comme époux à sa fille unique si Jehan n'avait été un excellent peintre, expert en l'art du verre, du dessin, de la fonte et de la gravure, capable des plus remarquables créations tant sur vitraux que sur toile, bois ou cuivre.

Une fois aux mains de cet homme de trente ans, industriel et inventif, l'atelier avait plus que doublé sa pratique. Les foires internationales qui se tenaient tous les trois mois de part et d'autre du pont de Saône contribuaient fortement à cette prospérité. Ouvrant sur la place du Change, la boutique et l'atelier comptaient parmi leur clientèle les marchands italiens et allemands qui diffusaient loin de Lyon les œuvres de maître Prévost. Une sixaine de compagnons, disciples tout à fait capables de terminer un tableau dont Jehan avait tracé l'esquisse et mis en ordre la composition, permettaient à la production picturale de suivre un rythme adapté aux exigences du commerce. Quant à la florissante industrie de l'imprimerie que maître Barthélemy Buyer avait, trois ans plus tôt, implantée rue Mercière, elle offrait un élargissement appréciable au talent de Jehan ; dans des plaques de cuivre, selon un art récent, celui-ci gravait les lignes harmonieuses d'une Nativité ou d'une Présentation de Jésus au Temple, maniant le burin avec légèreté, sans repentir. Après quoi, il portait ses œuvres aux compagnons pressiers de maître Buyer qui encreaient soigneusement chaque ligne creusée dans le métal et faisaient naître, sous la presse, l'estampe de taille douce, toute en nuances et en reliefs.

MEURTRE D'UN MAÎTRE DRAPIER

Bien sûr, l'ouvrage réclamé pour l'entrée solennelle était de moindre prestige. Néanmoins, Jehan savait qu'on attendait de lui qu'il émerveillât le roi par le réalisme des dessins, par l'harmonie des couleurs, par la noblesse des lignes. Ce serait pour lui une occasion idéale de s'illustrer aux yeux du souverain et, qui sait ?... peut-être Louis le onzième l'appellerait-il à sa cour, au Plessis ou à Paris, avec le titre envié de « peintre du roi » ?

C'est pourquoi Jehan avait commis sur le terrain, afin de procéder au mieux à l'installation de ce lion de gloire, le plus astucieux de ses compagnons, ce jeune Guillaume récemment recruté dans la boutique mais déjà parfaitement instruit de plusieurs techniques du métier.

Pendant que Guillaume s'affairait avec les manouvriers et mettait son intelligence au service de la meilleure disposition des décors, Jehan parachevait, au sein de l'atelier, le portrait du Saint-Michel destiné à orner la porte de Bourgneuf. Il considérait la silhouette exécutée sur un bois de peuplier parfaitement poli et doré, assez satisfait du contraste élégant entre le ton diaphane de la robe de l'archange et le gamboison¹ couleur d'ambre, ajusté sur son torse et fermé par une rangée de rubis. De la main droite, saint Michel brandissait une longue épée qu'au moyen de touches subtiles, de blanc et de gris, Jehan avait rendue pareille à une épée de lumière. Les ailes largement déployées – l'une déclinant les nuances de gris les plus délicates, l'autre légèrement bleutée afin de suggérer le passage des ombres sur les rémiges restituées avec précision –,

1. Pourpoint rembourré.

L'ARBRE DE JESSÉ

l'effigie de l'archange imposait une contemplation émerveillée. Sous la couronne sertie de rubis qui le coiffait, un brouillard vapoureux, peint de traits légers et désordonnés, suggérait, plus qu'il ne la dessinait, une chevelure abondante de mèches d'or fin.

En fait, restait à Jehan une œuvre plus complexe à concevoir. Le consulat lui avait commandé la construction d'un Arbre de Jessé que l'on placerait au carré du Grand Saint-Christophe. Il constituerait la première « histoire » du parcours royal, chacune illustrant un épisode de la vie de la Vierge Marie à laquelle le souverain – on le savait bien – vouait une dévotion toute particulière.

Recréer l'arbre qui, s'échappant du flanc de monseigneur Jessé endormi, supportait sur chacune de ses branches les ancêtres de Marie, la lignée de David, telle était la gageure relevée par Jehan. Toute la nuit, il était resté enfermé dans son atelier, fiévreusement penché sur des feuilles chargées de dessins, multipliant les esquisses de cette généalogie prestigieuse. Son portrait de l'illustre Jessé était achevé depuis ce matin même. Il avait disposé le personnage couché au milieu d'une pelouse fleurie, drapé dans un manteau d'un bleu profond dont les plis soulignaient l'abandon au sommeil de son corps puissant. Jessé reposait, la tête sur son bras replié. Son visage, tourné vers le spectateur, était celui de Simon le juif, le regrattier¹ qui habitait dans la rue de l'Asnerie et que le peintre avait pris pour modèle ; on reconnaissait bien ses traits acérés et ses joues émaciées. Cependant, l'artiste les avait sublimés : les longs cheveux, la barbe fournie éclairaient de leur

1. Revendeur de denrées alimentaires.

MEURTRE D'UN MAÎTRE DRAPIER

blancheur éclatante la face du dormeur et conféraient à l'humble artisan la dignité d'un patriarche de l'Histoire sainte.

Il fallait imaginer à présent les branches de l'arbre selon un tracé que devrait dupliquer exactement la structure de bois et de fer sur laquelle on clouerait les toiles figurant les personnages. Ainsi, l'arbre se dresserait finalement, peint à taille réelle, constitué tout entier par la somme de plusieurs tableaux. Ce travail exigeait une collaboration étroite avec deux maîtres menuisiers que le consulat avait lui-même désignés et dont Jehan avait fait la connaissance, la veille, dans l'atelier de l'un d'eux, rue du cloître Saint-Paul. Les deux hommes s'étaient engagés à se conformer en tout point aux ordres du peintre, selon les stipulations du contrat qu'ils avaient signé. Or, il ne restait plus que huit jours avant l'entrée royale, et les consuls s'impatientaient, soucieux de voir réaliser de manière satisfaisante ce projet dont ils s'enorgueillissaient, pour en avoir eu l'initiative.

« Rien n'est pire que les goûts de ces notables quand ils se mêlent d'art », maugréait Jehan en songeant à tous les efforts qu'il déployait ici pour une œuvre éphémère, vouée à la dégradation des eaux de pluie ou à l'incurie des passants. Il traça fermement, partant du tronc principal de l'arbre, deux esses inversées, telles les charpentières d'un espalier. « Oui, c'est cela ! j'installerai trois personnages sur la courbe de chaque branche ondulant ainsi. Seuls les bustes apparaîtront. Voyons ! il y aura donc neuf portraits d'un côté, neuf de l'autre. Lesquels privilégier ? »

Avant d'entreprendre la composition de cette lignée de David, il s'était plongé dans la lecture des Évangiles

L'ARBRE DE JESSÉ

qui l'évoquaient – celui de saint Matthieu et celui de saint Luc. Il disposait pour ce faire de l'évangéliste que monseigneur l'archevêque lui avait confié afin qu'il y peignît les enluminures. Cette commande, elle aussi, pressait ; il s'agissait d'un ouvrage destiné à marquer l'accession toute récente de monseigneur Charles de Bourbon à la dignité cardinalice. Jehan y peindrait notamment, en première page, l'écu tenu par deux anges et sommé du chapeau ainsi que la devise « *Nes-poir ne peur*¹ ».

Pour l'Arbre de Jessé, il avait choisi d'illustrer la version courte de la généalogie – celle que livrait l'évangéliste Matthieu –, plutôt que de reproduire les quarante-deux personnages qu'énumérait l'évangile de Luc. Comment aurait-il pu réussir une telle gageure en un si bref délai ? C'était déjà bien assez difficile de faire place aux vingt-six ancêtres mentionnés par saint Matthieu ! Parmi eux, certains portraits seraient particulièrement soignés : celui de David – reconnaissable à sa harpe –, celui de Salomon – porteur du glaive de justice –, celui d'Ézéchias – le fidèle de Yahvé –, celui de Jacob – père de Joseph –, celui de Joseph – époux de Marie. Il avait fait se rejoindre, au sommet, les deux branches affrontées et là, il tracerait des silhouettes moins distinctes pour évoquer les huit personnages qu'il jugeait secondaires. En revanche, il voyait très bien, déjà, comment, au centre de l'arbre, il poserait sur un vaste calice floral, écloso à l'extrémité du plus jeune rameau, une Vierge à l'Enfant, en pied, longiligne et fine, triomphante dans sa pure et divine maternité.

1. « Ni espoir ni peur. »

MEURTRE D'UN MAÎTRE DRAPIER

Un chant d'allégresse lui vint qu'il fredonna, dès lors libéré de cette angoisse de la création qui le paralysait souvent pendant plusieurs jours avant que la conception définitive de l'œuvre ne devienne pour lui une évidence. Il n'avait plus d'incertitude à présent. Il se représentait précisément les tableaux achevés ; il se réjouissait à l'avance de leur perfection. Les peindre serait l'affaire de quatre jours au plus ; les consuls seraient satisfaits.

En sifflotant l'air joyeux qu'il chantait quelques minutes plus tôt, il rassembla les feuilles de papier sur lesquelles il avait esquissé le projet, les roula et les retint d'une cordelette nouée. Il lui fallait rejoindre les menuisiers pour leur montrer ses plans, sans plus tarder. Il coiffa son chaperon et enfila un manteau de laine rase qui tombait à mi-mollet sur ses chausses brunes.

Le rouleau de dessins sous le bras, il s'apprêtait à passer la porte ouvrant sur la place du Change quand il se trouva nez à nez avec Guilhelmine, son épouse. Elle semblait agitée et très irritée. La coiffe richement ornée de dentelles qui enfermait sa chevelure lourde et abondante ne laissait pas échapper une seule mèche rebelle. En serré strictement dans ce tissu blanc, son visage offrait des traits réguliers mais dépourvus de charme. La peau trop pâle, le teint trop laiteux de cette grande femme aux formes généreuses lui donnaient un air de rusticité qui jurait avec sa condition de fille et d'épouse de bourgeois. Vêtue, comme à l'accoutumée, d'une cote de couleur grise très simple, à peine égayée par une gorgière de lin plus claire, la fille de maître Vincent Girardin paraissait bien davantage que ses vingt-cinq ans. L'indignation dont elle était la proie

L'ARBRE DE JESSÉ

rendait plus ingrat encore l'ensemble de sa physionomie.

« Guilhelmine ? Que faites-vous céans ? questionna Jehan, du ton un peu vif de celui qui pressent une réponse désagréable.

— N'ai-je point le droit, messire mon époux, de venir dans votre atelier ? répliqua-t-elle sèchement. Auriez-vous quelque chose à cacher que vous vous y enfermiez ainsi depuis deux jours ? Faudrait-il que je ne me soucie pas de votre absence, cette nuit, dans notre logis, dans notre chambre ?

— J'ai travaillé à la commande du consulat, le temps presse et les conseillers me demandent des comptes chaque jour ! répondit Jehan en tournant la tête pour ne pas affronter ce visage fermé, ces yeux furibonds, cet air de bêtise offensée qui l'ulcéraient.

— Travail à la chandelle qui ne sera pas de bonne qualité, Messire ! Si toutefois il est vrai que vous n'ayez pas passé le temps d'une manière s'accommodant mieux des ténèbres ! » rétorqua-t-elle en le poussant de l'épaule pour l'écarter et franchir le seuil de la boutique.

En soupirant, il la suivit. Elle inspecta les lieux, tourna autour du chevalet sur lequel était posé le Saint-Michel, laissa traîner le regard sur le tableau sans manifester d'émotion. Elle humait l'air de la pièce pour y déceler le parfum d'une femme, mais ne respirait que l'odeur âcre de l'urine de taureau avec laquelle Jehan délayait quelques-uns des pigments ou celle, fade et écœurante, de la colle de peau de lapin qui servait à enduire les toiles. Elle fit la grimace en reconnaissant Simon le juif dans le personnage de Jessé.

MEURTRE D'UN MAÎTRE DRAPIER

« Vous auriez pu choisir un modèle plus digne de ce vénérable patriarche que ce gueux ! Quelle idée de vous commettre ainsi avec de si médiocres gens ?

— Ah ! c'est assez à la fin ! éclata Jehan. Je ne puis plus tolérer vos façons ! Votre père a montré trop de faiblesse en vous laissant tout régenter dans la maison et dans l'atelier ! À partir de maintenant, il n'en sera plus ainsi avec moi. Votre place est au foyer, à m'attendre, et votre devoir d'épouse est de me rendre la vie agréable après mes journées harassantes. Au lieu de cela, vous récriminez sans cesse et vous venez vous mêler de mon travail, en soupçonnant Dieu sait quoi, guidée par votre jalousie malade ! Sortez d'ici ! cria-t-il. Sortez avant que je ne vous fasse connaître de ce bâton pour vous inculquer d'autres manières ! »

Il avait saisi un bâton de bois sur lequel avait été livrée une toile vierge. Il se dressait devant elle, le sang aux tempes, les yeux hagards, prêt à la battre tant la colère que provoquait chez lui cette femme le déposédait de son apparente placidité.

Pâle, les lèvres pincées, le regard chargé de haine, Guilhelmine recula sous la menace. En sortant, elle jeta un dernier coup d'œil à l'atelier, rassembla ses jupes d'un air offensé et lâcha :

« Je vais dire à mon père quel bon mari il m'a donné, il saura bien vous en remercier ! Vous ne vous rappelez plus que c'est lui qui vous a élevé où vous êtes à présent !

— C'est cela, allez vous plaindre à votre père ! Mais sachez bien que je ne lui dois rien ! Mon talent seul est l'origine de ma fortune actuelle. Je ne suis pas demeuré un petit tâcheron comme maître Vincent, moi ! »

L'ARBRE DE JESSÉ

Quelques voisins se penchaient déjà aux fenêtres, alertés par les éclats de voix. Des passants ralentirent le pas, curieux d'observer et d'entendre. Les distractions n'étaient pas si nombreuses que l'on négligeât des scènes de ce genre, surtout que maître Jehan Prévost était bien connu dans ce quartier du Change. Rajustant son chaperon d'un geste rageur, le peintre brava les curieux et planta là son épouse. D'un pas rapide, il prit la direction de la rivière, tourna à gauche dans la rue Saunerie. Il espérait rejoindre les menuisiers au carré Saint-Christophe ; ils devaient être en train de construire l'estrade sur laquelle serait plantée la structure de l'arbre. Les trois valets peintres qui avaient fui l'atelier aux premières algarades de la querelle domestique quittèrent la boutique où ils s'étaient réfugiés et reprirent leurs tâches en échangeant entre eux quelques plaisanteries. Quant à Guilhelmine, rouge de honte et de colère, pressée d'échapper aux lazzi des commères – qui se réjouissaient de l'humiliation infligée publiquement à cette orgueilleuse et qui répétaient que femme ne doit pas vouloir commander dans son ménage –, elle s'éclipsa dans la rue de l'Asnerie pour s'enfermer, au plus tôt, dans son logis de la rue Nonvial.

*

À l'extrémité de la rue du Palais, on entendit, tout à coup, le bruit sec des sabots de plusieurs chevaux frappant le pavé. Les cavaliers approchaient au petit trot. Du brouhaha initial se détachaient à présent les injonctions de faire place aux sergents du roi qu'ils adressaient aux passants. Les habitants sortaient sur le pas de leur porte ou tendaient une tête inquiète aux

MEURTRE D'UN MAÎTRE DRAPIER

fenêtres. L'escorte comptait cinq cavaliers menés par le lieutenant du bailli lui-même, messire Laurent Paterin. Ils débouchèrent sur la place du Change et retinrent un bref instant leurs montures pour tirer la bride à droite et s'engager sur le pont de Saône, sans cesser de crier gare aux piétons et aux cavaliers qui leur opposaient un obstacle éphémère. Sur leur passage, les langues se déliaient. La rumeur avait couru au rythme de leur cavalcade, depuis l'hôtel de Roanne, siège de la juridiction du bailli, dès le moment où ils avaient surgi dans la rue par le porche des prisons, armés de l'épée aux fleurs de lis, bien droits sur leurs étriers, portant salade sur la tête, armure de plates sur le torse, chausses de mailles, et un air de mâle fierté qui leur valait le respect de bien des hommes et les tendres œillades de quelques femmes.

Qui avait lancé le premier l'information ? Nul ne s'en souciait. La nouvelle passait de bouche à oreille ; plus rapide qu'une traînée de poudre enflammée imprudemment à l'entour d'une couleuvrine, elle atteignait la place du Change, par le pont franchissait la rivière, se diffusait dans la rue Mercière, irradiant dans les rues adjacentes ou transversales, ponctuée de petits cris de doute ou d'exclamations de surprise. Elle suivit l'escorte sur le pont du Rhône, se propagea dans le bourg de Béchevelin, s'éteignit dans les dernières maisons qui s'égrenaient le long de la route de Vienne. Chacun répétait le même nom, d'aucuns l'écorchaient un peu, mais tous le prononçaient avec une particulière révérence : « Jacques d'Armagnac, duc de Nemours. »

Le nom d'Armagnac était familier aux citoyens de Lyon. Il était entré dans la mémoire des plus anciens quelque cinquante années plus tôt, quand la guerre

L'ARBRE DE JESSÉ

civile faisait rage ; tandis que le duc de Bourgogne livrait la France aux Anglais, le comte Bernard d'Armagnac et les siens défendaient alors, les armes au poing, la légitimité des Valois et leur avaient conservé le trône. La ville soutenait également la cause du roi Charles le septième et suivait le parti du comte. Même que les Bourguignons traitaient les habitants de « vils armagnacs », à cette époque ! Alors pourquoi – s'interrogeait-on, pourquoi Louis avait-il fait arrêter et retenir en étroite geôle le duc de Nemours, le petit-fils de ce Bernard à qui il devait sa couronne ? Pourquoi les sergents royaux avaient-ils reçu l'ordre d'escorter le prisonnier, de Vienne jusqu'à Lyon ? Certains répondaient que ce seigneur avait comploté contre Louis, onze ans auparavant, dans la Ligue des princes alors appelée « du Bien Public ».

« Mais, objectaient quelques-uns, le roi lui avait pardonné, il y a onze ans !... comme il l'avait fait à tous les princes du sang, y compris au duc de Bourbon qui était le plus compromis.

— Aurait-il recommencé ? suggéraient les plus curieux. L'orgueil de ces grands est si insatiable qu'ils agissent souvent follement ! A-t-il été capturé au cours d'une bataille ? »

Des marchands venus du pays d'Auvergne affirmaient que Pierre de Beaujeu, le gendre du roi, avait dû assiéger pendant de longs mois le château de Carlat avant d'obtenir la reddition du rebelle, le neuvième jour de mars dernièrement passé.

Que comptait faire le roi de ce prisonnier à Lyon ? On disait qu'il serait enfermé dans la forteresse de Pierre-Scise ; on échafaudait mille hypothèses. Parmi celles que la foule propageait avec conviction s'imposait

MEURTRE D'UN MAÎTRE DRAPIER

l'idée que Jacques d'Armagnac avait partie liée avec le duc Charles de Bourgogne et que ces deux seigneurs félons avaient projeté de tuer le roi et le dauphin afin de s'emparer du trône de France.

Peu à peu, les rangs des badauds finirent par s'éclaircir. Places et rues reprirent leur animation habituelle, plus intense, néanmoins, aux abords des échafauds que l'on édifiait dans le quartier du Royaume, de la rue de Bourgneuf jusqu'à l'entrée du cloître cathédral, pour supporter les saynètes illustrant la vie de la Vierge. Là s'affairaient les menuisiers qui sciaient les planches et les clouaient, au milieu des bruits de chantier et des interjections plus ou moins amènes qu'ils échangeaient en travaillant.

Coiffé d'un chaperon modeste, d'une couleur brune assortie à son costume, la taille prise dans un manteau court de gros drap, retenu par une épaisse ceinture de cuir, un homme avait suivi le passage de l'escouade en la rue du Palais et recueilli quelques-uns des commentaires des spectateurs, tout en s'abstenant d'y participer. Il avait remonté le col doublé de fourrure de son vêtement. Les rafales de vent se faisaient en effet de plus en plus glaciales, quelques flocons de neige volaient même dans l'air, annonciateurs d'une giboulée. Ses chausses bleues impeccables, ses bottes élégantes de fine peau révélaient l'aisance du personnage. Il était resté un long moment au milieu des badauds, bien après que les sergents eurent passé, écoutant les conversations des uns et des autres. Maintenant, il hâtait le pas en direction de la place du Change, négligeant le décor de la *Mort de la Vierge* déjà monté au droit de l'hôtel Balarin, n'accordant aucun regard à celui de la *Fuite en Égypte* devant la demeure de messire Caille. Il traversa

L'ARBRE DE JESSÉ

la place, contournant sans curiosité particulière la crèche installée là pour la scène de la *Nativité du Christ*. Il ne s'arrêta qu'aux abords de la taverne de la Pomme, dans la rue des Albergeries Saint-Paul, dont il franchit le seuil d'un pas décidé, non sans avoir, au préalable, scruté les alentours comme s'il redoutait d'être suivi.

*

Guillaume en avait terminé avec la pose de la toile du lion sur la porte de Bourgneuf. Il avait distribué six deniers à chacun des deux manouvriers dont il avait exigé tant d'efforts supplémentaires. Jehan lui laissait la charge de régler les payes, lui prouvant ainsi la totale confiance qu'il mettait en son honnêteté – ce dont le jeune homme était particulièrement fier.

Pour rien au monde, il n'aurait voulu risquer de briser cette parfaite entente qui s'était manifestée immédiatement entre maître et valet, dès son engagement dans la boutique du peintre, il y avait un peu plus d'un an. C'est à cette date, en effet, que Guillaume avait abandonné le service domestique pour lequel l'avait formé, durant plusieurs années, Jacquemette, la vaillante servante de l'hôtel Varinier. En réalité, son destin avait commencé à changer onze ans plus tôt, lorsqu'il avait eu la chance d'être remarqué par messire Arthaud de Varey, le prévôt de police, au cours de l'enquête criminelle que celui-ci menait en l'hôtel de ses maîtres¹. Le prévôt avait apprécié l'intelligence vive du jeune valet, ses dons d'observation, sa curiosité pour toute chose et il avait parlé en sa faveur à messire Varinier.

1. Voir *Le Crime de la rue de l'Aumône*, Pygmalion, 2012.

MEURTRE D'UN MAÎTRE DRAPIER

C'est de la sorte que Guillaume avait été envoyé chez le maître des écoles et avait appris à lire, et à compter sur l'abaque. Ainsi formé, il pouvait prétendre à un autre statut que celui de valet de maison et il avait été embauché en qualité de commis à la vente chez Jehan Prévost. Il éprouvait pour ce dernier un attachement indéfectible qu'il n'osait appeler amitié, concevant bien la distance qu'il y avait entre le maître et le serviteur. Malgré tout, il se sentait prêt à tous les sacrifices pour lui démontrer sa loyauté et son admiration.

Pour l'heure, il rejoignait le carré du Grand Saint-Christophe où il aperçut le peintre devant la base déjà construite de l'échafaud. Il était en compagnie de deux hommes plus forts que lui, qui l'encadraient et le dépassaient de l'épaule. Jehan avait déployé sur l'estrade de bois une large feuille de papier. Pour éviter qu'elle ne se soulevât au vent, il l'avait maintenue sur un des côtés avec quelques outils de graveur et, pointant de l'index le plan tracé sur la feuille, il se retournait vers ses compagnons et leur parlait avec l'air exalté et la rougeur aux joues d'un homme qui vient d'inventer la solution d'un difficile problème.

Guillaume s'avança jusqu'à eux. Il salua les deux hommes qui répondirent par un marmonnement indistinct.

« Ah ! Guillaume ! tu arrives à point pour nous donner ton avis ! s'écria Jehan en lui souriant. Voici maître Guillin Hubert et maître Gillet Daubin ; ils ont été désignés par messires les consuls pour œuvrer à la construction de la structure de bois et de ferronnerie de l'Arbre de Jessé que l'on dressera sur cet échafaud. Je leur montrais le dessin de l'ensemble, tel que je l'ai mis au point ce matin, afin qu'ils s'y conforment. »

L'ARBRE DE JESSÉ

Les deux menuisiers regardaient obstinément le sol, leur visage indiquait qu'ils n'étaient pas très satisfaits du projet. Guillaume le comprit en un éclair. Il se demanda si maître Jehan, tout à son enthousiasme pour son œuvre, s'en était seulement aperçu. Il décida de faire tomber les masques et prit sur lui de questionner les deux artisans.

« Pensez-vous pouvoir terminer dans les délais impartis, Messires ?

— À vrai dire, je ne pense pas cela possible en suivant pareil modèle », rétorqua Gillet Daubin d'un ton rogue.

Il avait levé la tête pour lâcher cette réponse en plantant son regard dans celui de Jehan. Le peintre blêmit, ouvrit la bouche sans pouvoir formuler une parole tant la surprise le saisissait. Un silence s'installa, chargé d'hostilité.

Enfin, Jehan reprit ses esprits et lança d'une voix sèche et coupante :

« Oubliez-vous, Messires, que vous vous êtes engagés sur vos biens et vos personnes à mener la construction selon le patron que je vous soumettrai ? Les consuls ont été très précis à ce sujet : c'est *moi* le maître d'œuvre, vous devez m'obéir ! »

Il tremblait de colère et Guillaume observait avec stupefaction la transformation de cet homme qu'il connaissait doux, affable, patient et minutieux devant son chevalet et qui se défendait ici comme un fauve traqué parce qu'on attentait à sa création. Il constata aussi la haine qu'exprimaient les deux menuisiers, ravalés au rang de simples exécutants alors qu'ils étaient des maîtres dans leur art. Le jeune homme songea que cet Arbre de Jessé ne semblait pas présager de bons moments.

« Traître que vous êtes ! Maître barbouilleur ! N'avez-vous imaginé cet édifice maudit que pour nous voir

MEURTRE D'UN MAÎTRE DRAPIER

privés de nos biens et de notre honneur ? » cria Guillin Hubert en se rapprochant du peintre, les poings en avant, la bouche mauvaise.

Jehan recula jusqu'à sentir derrière lui l'obstacle de l'estrade. Il était assurément en danger de recevoir un méchant coup de la part de ces deux hommes irrités, prêts à engager une rixe. Guillaume vint au secours de son maître en lançant d'un air détaché :

« Voici justement venir messires Henry Canard et Guyon Neveu qui sont, je crois, préposés à surveiller la mise en place des saynètes dans cette rue... »

L'annonce eut l'effet escompté. Les deux menuisiers abandonnèrent leur dessein coupable et tournèrent les regards vers la rue des Albergeries Saint-Paul, d'où venait, fort à propos, un groupe de notables parmi lesquels ils cherchèrent en vain les deux consuls signalés par Guillaume. L'intermède avait donné le temps à Jehan de s'éloigner quelque peu et de se tenir dans une position moins exposée. La tension était retombée de part et d'autre. Jehan reprit la parole sur un ton plus conciliant.

« Vous vous échauffez inutilement, Messires, sachez que je suis prêt à entendre vos arguments et que je consentirai à modifier quelques éléments de ce plan si vous me démontrez qu'ils sont impossibles à exécuter dans les matières dont vous disposez. Ce qui est sûr, c'est qu'il nous faut commencer à travailler *ensemble* dès aujourd'hui et je voudrais que vous vous mettiez à la coupe et à l'assemblage des branches au plus vite.

— Maître Jehan, voici des paroles plus sensées à présent. Pourtant, je dis, moi, maître Daubin, expert dans l'art de menuiserie, que votre plan est celui d'un peintre, non celui d'un constructeur comme nous.

L'ARBRE DE JESSÉ

L'ensemble sera trop fragile. Il faut en réduire la hauteur de moitié au moins. »

Jehan fit la grimace.

« Nous verrons, trancha-t-il. Commencez la coupe des bois nécessaires dès maintenant. Je ne me rendrai pas à vos arguments tant que je n'aurai pas vu sur pièces ! Je reviendrai ici avant vêpres, vous aurez eu tout le temps de créer les formes des branches dans les planches que je vois là.

— Votre entêtement vous perdra, Messire ! » rétorqua maître Daubin qui contenait difficilement son irritation.

Jehan se saisit de la feuille portant le dessin à reproduire. Il la roula, d'un geste précipité et vint la mettre de force entre les mains du menuisier en lui jetant un regard impérieux.

Guillaume vit Daubin serrer le poing jusqu'à froisser le papier, tandis que son compère hochait la tête d'un air critique. Il entraîna Jehan dans la rue du cloître Saint-Paul et, se retournant, il surprit dans le regard des deux artisans une lueur qui l'effraya. Son maître était sans doute un peintre de talent mais quel piètre diplomate il faisait ! Il s'était donné là deux ennemis, et le travail n'en serait pas facilité !

*

La journée avait été morne et grise. La pluie s'était abattue sur la ville dès la sixième heure¹, en averses tapageuses qui cinglaient les visages de mille hallebardes glacées ; à présent elle prenait possession des rues et

1. Midi.

MEURTRE D'UN MAÎTRE DRAPIER

des places, tissant un fin rideau qui ternissait la lumière du jour, rassemblant la boue des chaussées dans les creux du pavement, éclatant en de minuscules gerbes sur le moindre obstacle. Il n'était pas tard – on venait juste de chanter vêpres dans les églises –, cependant, une ombre glauque qui semblait naître de la pluie rendait les contours imprécis, les silhouettes improbables.

Jehan avait travaillé dans l'atelier à la lueur des torches. Il les entendait grésiller au-dessus de son chevalier tandis qu'elles répandaient les vagues d'un rayon ocré sur le portrait du roi David qu'il venait de recouvrir d'un premier *medium* translucide. Les valets s'affairaient autour de lui, mêlant la colle d'os et le blanc de craie nécessaires à l'enduction des toiles vierges, délayant la gomme arabique dans l'huile de lin afin de lier les pigments. Toutefois, un silence religieux régnait autour du maître, car nul n'aurait osé le troubler en ces instants où il faisait jaillir sous son pinceau le visage lumineux et tourmenté, le regard interrogateur et fiévreux du roi poète et musicien, exprimant tout à la fois l'accablement du pécheur et la force de l'élu de Dieu.

Pris par sa création, il ne songeait plus à l'altercation qui l'avait opposé aux menuisiers quelques heures plus tôt et il avait même oublié qu'il s'était engagé à les revoir en fin de journée. Lorsqu'il entendit sonner la fin des vêpres à l'église Saint-Laurent, il s'en souvint soudain. Il abandonna précipitamment ses pinceaux, les confia à l'un des valets pour qu'il les nettoiyât et sortit en toute hâte pour rejoindre le carré du Grand Saint-Christophe.

La pluie fine dressait devant lui un léger brouillard que la lumière du soir, parcimonieuse et grise, rendait

L'ARBRE DE JESSÉ

presque opaque. Il remonta les épaules, rentra la tête et enfouit ses mains dans les manches de son manteau. Le drap de son chaperon s'égouttait désagréablement dans son cou. Il marchait vite, les yeux baissés, attentif à éviter les fondrières pleines d'eau boueuse qui trouaient la chaussée de la rue de la Saunerie. À quelques toises du carré Saint-Christophe, il aperçut deux formes noires qui se dressaient vers le ciel, tels les bras d'un orant gigantesque. Elles semblaient enfermer dans leur courbe une masse sombre dont le rideau de pluie ne lui révélait que les contours. Il arriva, enfin, au niveau de l'échafaud sur lequel il reconnut, plantées conformément au modèle qu'il avait confié aux menuisiers, les deux branches affrontées de l'Arbre de Jessé.

En revanche, ce qui était retenu entre les deux structures de bois ne figurait pas dans son dessin initial, et la découverte qu'il en fit le saisit d'horreur.

Table

| | |
|--|-----|
| <i>Les principaux personnages</i> | 11 |
| I. L'Arbre de Jessé | 15 |
| II. Les coulisses d'un meurtre | 39 |
| III. Peinture en clair-obscur | 65 |
| IV. Portrait d'un peintre | 91 |
| V. Mauvaises surprises | 125 |
| VI. Retour sur la scène du crime | 149 |
| VII. Des splendeurs et des ombres | 177 |
| VIII. La piste des truands | 199 |
| IX. Mensonges dangereux | 225 |
| X. La vérité va masquée | 253 |
| XI. Bourguignons « fourrés » | 275 |
| XII. L'étau se resserre | 301 |
| XIII. La revanche d'Arthaud de Varey | 325 |
| <i>Épilogue</i> | 355 |
| <i>Annexes</i> | |
| Contexte historique | 365 |
| Glossaire | 367 |
| <i>Remerciements</i> | 369 |

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EUCN000366.N001
Dépôt légal : janvier 2014